

Nouvelles pratiques sociales



Roberto Miguelez, *L'émergence de la sociologie*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 175 p.

Patrice LeBlanc

Volume 9, numéro 1, printemps 1996

Spiritualité, Églises et religions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301358ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301358ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

LeBlanc, P. (1996). Compte rendu de [Roberto Miguelez, *L'émergence de la sociologie*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 175 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 9(1), 185–189. <https://doi.org/10.7202/301358ar>



Les comptes rendus

L'émergence de la sociologie

Roberto MIGUELEZ

*Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa,
1993, 175 p.*

Il y a plusieurs façons de s'intéresser à l'histoire de la sociologie. Roberto Miguelez, dans son livre *L'émergence de la sociologie*, opte pour une approche originale : il cherche à penser sociologiquement la sociologie, à faire une analyse sociologique de l'émergence de la sociologie. En effet, pour lui, la sociologie est un fait et son émergence un événement ; fait et événement sur lesquels la sociologie peut et doit jeter un éclairage. Ainsi, partant du constat que la sociologie est un discours produit dans une société, par une partie de celle-ci, il cherche à montrer comment cette jeune science est tributaire des processus sociaux, économiques, politiques et idéationnels de l'époque (essentiellement le XIX^e siècle) et des sociétés (France, Angleterre et Allemagne) qui lui donnent naissance et à saisir les enjeux tant théoriques qu'idéologiques qui la traversent.

On peut diviser le livre de Roberto Miguelez en deux grandes parties. La première partie s'attarde à mettre en lumière les profondes transformations qu'a subi l'Europe occidentale entre le XV^e siècle et la fin du XIX^e siècle, et ce tant sur le plan de l'économie, de la politique que des idées. Miguelez expliquera ainsi dans un premier temps qu'apparaît, sur le plan économique, un nouveau mode de production de la socialité, c'est-à-dire une nouvelle façon pour les êtres humains de produire leur vie commune. Si pendant longtemps la socialité découlait du mode de production esclavagiste puis du mode de production tributaire (féodal), le mode de production capitaliste émerge au XVI^e siècle. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce mode de production capitaliste se développera sous sa forme marchande. Puis, à partir du XIX^e siècle, à la suite notamment de la mécanisation de la production, le capitalisme prendra sa forme la plus développée, il deviendra un capitalisme industriel.

Miguelez démontre par la suite que l'apparition de ce nouveau mode de production de la socialité va s'accompagner de crises sur le plan politique. Vont apparaître ainsi de nouveaux acteurs sociaux et de nouveaux antagonismes. Miguelez commence par démontrer comment les bourgeoisies anglaise, française et allemande ont accédé au pouvoir. On apprend qu'en Angleterre, c'est la noblesse devenue capitaliste qui réalise la révolution bourgeoise ; qu'en France, c'est la noblesse qui est expulsée du pouvoir par les classes bourgeoises alliées à la petite paysannerie et aux ouvriers ; enfin, qu'en Allemagne, c'est l'État de Bismarck qui fait accéder la bourgeoisie au pouvoir. Mais si les révolutions bourgeoises et les luttes qui les accompagnent caractérisent la phase du capitalisme commercial, c'est l'émergence de la classe ouvrière et de ses luttes contre la bourgeoisie qui, pour Miguelez, marquera, sur le plan politique, la phase industrielle du capitalisme.

Ces importantes transformations économiques et politiques « supposent, comme le dit Miguelez, une lutte idéationnelle, c'est-à-dire une lutte au niveau de la représentation du monde, autant naturel que social » (p. 35). Cette lutte opposera d'abord les représentations de la bourgeoisie naissante avec celles des anciennes classes dirigeantes. C'est ainsi que s'opposeront, dans la phase du capitalisme commercial, une représentation scientifique et une représentation religieuse du monde. Cependant, explique toujours Miguelez, dans la phase industrielle du capitalisme, ce sont les représentations de la bourgeoisie et celles de la classe ouvrière qui se confrontent. C'est donc l'économie politique d'Adam Smith, de David Ricardo, de Thomas Robert Malthus, de Jean-Baptiste Say et les doctrines sociales telles que portées par les saint-simoniens, par Charles Fourier ou par Louis Blanc qui entrent en conflit.

C'est donc sur cette toile de fond de profondes transformations et de conflits que naît la sociologie. Ces transformations et conflits vont marquer profondément la sociologie. En effet, si plusieurs conceptions du monde se côtoient et entrent en conflit, plusieurs conceptions de la sociologie vont émerger et entrer, elles aussi, en conflit. Cependant, explique Miguelez, bien que le conflit paradigmatique en sociologie exprime « au niveau scientifique, un conflit social » (p. 47), il ne peut être déduit des conflits sociaux et doit être analysé pour lui-même. C'est ainsi que pour Miguelez, trois paradigmes sociologiques vont apparaître. Deux paradigmes vont fonctionner sur le mode de l'analogie. Ce sont le paradigme organiciste, qui voit la société comme un système organique et qui est centré autour des notions de fonctions et de complémentarité des fonctions, et le paradigme mécaniste, qui voit la société comme un système de type mécanique et met l'accent sur l'action sociale et l'interaction sociale. Si le paradigme organiciste émerge au milieu du XIX^e siècle, le paradigme mécaniste apparaît, en grande partie en réaction contre le paradigme

organiciste, vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Le troisième paradigme, le paradigme marxiste ou du conflit apparaît, lui aussi, au milieu du XIX^e siècle. Cependant, à la différence des deux premiers, fait remarquer Miguelez, il ne fonctionne pas sur le mode analogique (la société, à l'intérieur de ce paradigme, étant un objet conceptuel ayant ses propres caractéristiques), ni ne se retrouve tellement dans le milieu universitaire.

Les chapitres suivants du livre de Miguelez (les chapitres 6 à 11), correspondant à la deuxième partie de son livre, seront consacrés à l'analyse de différents représentants de chacun des trois paradigmes. C'est ainsi que seront analysés tour à tour le paradigme organiciste avec les théories du français Auguste Comte, celle de l'anglais Herbert Spencer et celle d'Émile Durkheim (cette dernière étant, selon Miguelez, une transition entre l'organicisme et le fonctionnalisme plus moderne), le paradigme du conflit avec la théorie marxiste et le paradigme mécaniste avec les théories de Max Weber et celle de l'interactionnisme symbolique (essentiellement la théorie de George H. Mead). Chaque fois, Miguelez présentera de façon intéressante et pertinente une courte notice biographique de l'auteur comprenant une analyse de sa pensée, un résumé des principaux éléments de sa théorie et une bibliographie de ses œuvres. Par ailleurs, Miguelez s'efforcera de montrer, pour chaque cas, comment les différents systèmes théoriques ont été tributaires de la société et de l'époque qui leur ont donné naissance. C'est d'ailleurs là que réside toute l'originalité du travail de Miguelez. Il parvient en effet à bien montrer comment les théories sociologiques sont marquées au fer de la conjoncture économique (le niveau de développement du capitalisme industriel), sociopolitique (les différentes révolutions bourgeoises et l'action de la classe ouvrière) et idéationnelle (le scientisme, l'économie politique et les doctrines sociales) dans laquelle vivaient leurs auteurs et comment, en définitive, elles représentent des visions du monde historiquement et socialement situées. Elles ont donc, pour Miguelez, un fort contenu idéologique.

On trouvera également dans cette seconde partie, intercalées entre certains chapitres, quatre « observations intermédiaires », courts chapitres analytiques dans lesquels Miguelez fait ressortir plus souvent qu'autrement des éléments de comparaison entre certains systèmes théoriques. Ainsi, la première observation intermédiaire compare l'organicisme avec les théories du conflit et fait notamment ressortir la place différente qu'occupe la division du travail dans les deux paradigmes. Pour les tenants du paradigme organiciste, la division du travail est une division technique, une distribution nécessaire des tâches, tandis que pour Marx il s'agit d'une division sociale instaurant des inégalités sociales. La seconde observation porte sur le contrat social et la division du travail social comme deux formes d'explication de la socialité qui se sont succédé. Le contrat social postule à

une socialité créée, tandis que la division du travail, idée qu'ont développée les organicistes, signifie un retour à une socialité naturelle. La troisième observation fait remarquer que le passage du paradigme organiciste au paradigme mécaniste fait également passer l'explication des actions humaines d'une explication causaliste (le système cause l'action) à une explication téléologique (l'action humaine est la conséquence d'une finalité poursuivie). Enfin, la quatrième observation met en évidence que le mode de production capitaliste a également fait apparaître une autre forme de discours que le discours scientifique, le discours romanesque. Miguelez en appelle alors à la complémentarité de ces deux discours, à la complémentarité du discours sociologique et de celui du roman.

Le livre de Miguelez se termine par un « bilan de l'apport de la sociologie du XIX^e siècle dans la compréhension des phénomènes de socialité de cette fin du XX^e siècle » (p. 159). C'est ainsi que pour Miguelez le scientisme de Comte trouve des échos dans le technocratisme de notre époque, que le libéralisme de Spencer aide à comprendre l'individualisme contemporain et l'importance que l'on donne au marché, que le socialisme de Marx (qui s'opposait à l'idéologie libérale) semble devoir être révisé à la lumière des échecs des expériences qui s'en réclamaient, que l'anomie que Durkheim a mis en évidence nous permet sans doute de comprendre le « relâchement de[s] "forces morales" » que connaît notre époque, que la rationalité instrumentale qu'a analysée Weber continue d'être présente et que la problématique de la communication mise en évidence par George H. Mead reste tout aussi centrale pour la compréhension de la socialité humaine.

En définitive, le livre de Roberto Miguelez est intéressant pour qui veut connaître à grands traits la pensée de certains auteurs classiques en sociologie. De lecture aisée et agréable, il constitue un bon livre d'introduction à la pensée sociologique. On pourrait néanmoins reprocher à l'auteur de traiter trop rapidement de la théorie marxiste. Ce courant a pourtant profondément marqué la sociologie. Miguelez insiste peut-être trop sur la sociologie classique et oublie quelque peu tout le courant de la sociologie critique inspiré justement par la théorie marxiste.

Ceux qui connaissent déjà beaucoup mieux la pensée des premiers sociologues trouveront également leur compte dans ce livre. En effet, l'analyse de Miguelez a le mérite de bien situer l'émergence de la sociologie dans son contexte historique et social. Cette analyse permet de mieux comprendre les différences et les similitudes des diverses théories sociologiques. De plus, on comprend mieux, après avoir lu ce livre, tout ce que la sociologie a de redevable à l'émergence du capitalisme industriel et des nouveaux acteurs sociaux ainsi que des nouvelles idées qui l'ont accompagné.

Enfin, l'analyse de Miguelez permet aussi, et c'est sans doute là un de ses plus grands mérites, de mieux comprendre comment le discours social, même s'il se veut scientifique, est toujours produit à l'intérieur d'une société par des acteurs socialement situés. Ainsi, le ou la sociologue et la sociologie qu'il ou elle fait ne sont jamais totalement neutres. L'analyse de Miguelez nous le rappelle clairement.

Patrice LEBLANC
Chargé de cours
Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue